

*Chefs-d'œuvre de la Littérature Religieuse*

BALLANCHE

**Pensées  
et Fragments**

*Extraits des Œuvres et des Manuscrits inédits  
avec une Introduction*

PAR

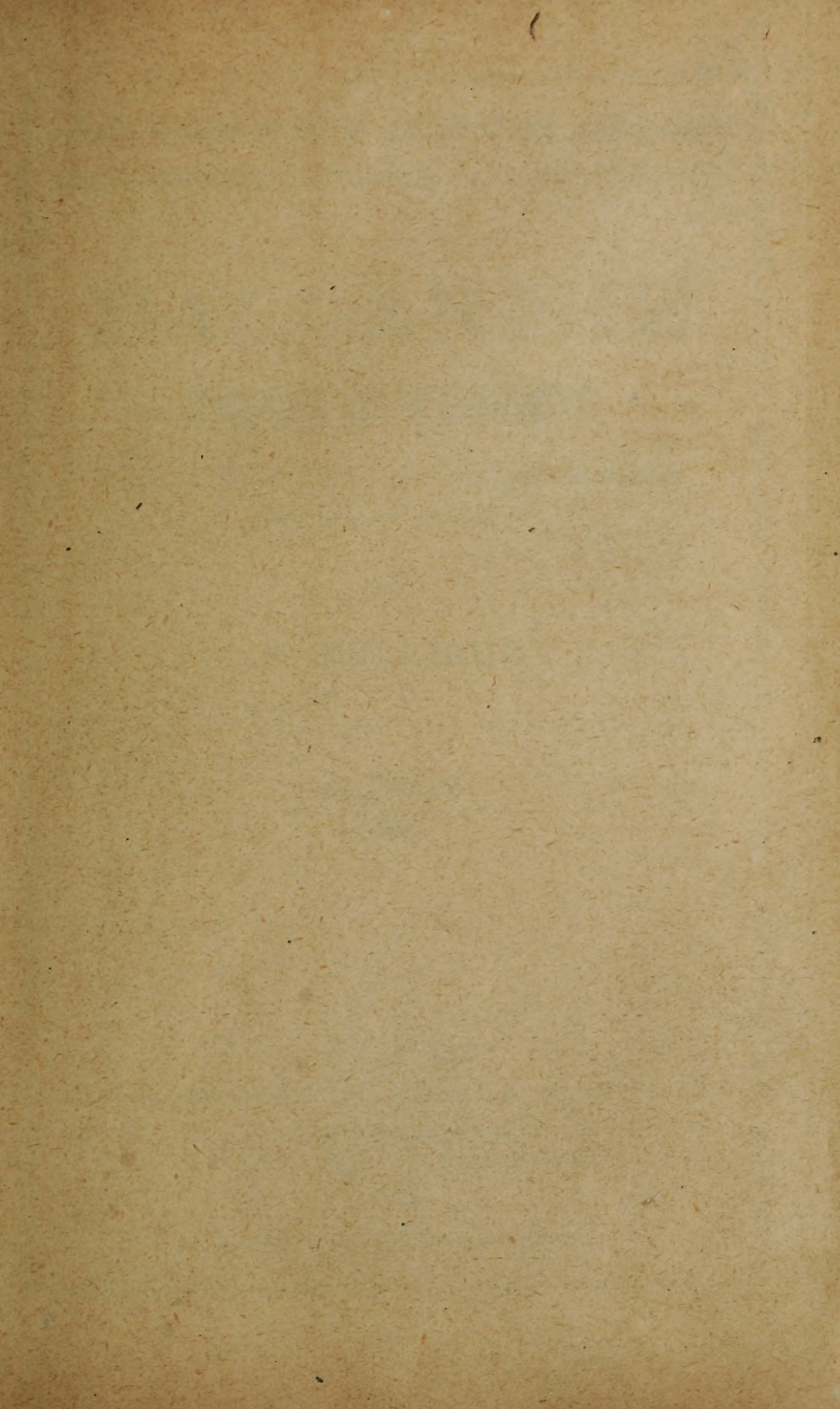
P. VULLIAUD



BLOUD & C<sup>ie</sup>

S. et R. 441





PQ

2156

• B4

P45

1907

SMRS

Chefs-d'Œuvre de la Littérature religieuse

---

---

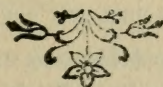
# BALLANCHE

## PENSÉES ET FRAGMENTS

*Extraits des Œuvres et des Manuscrits inédits*  
*Avec une introduction*

PAR

P. VULLIAUD



PARIS  
LIBRAIRIE BLOUD & C<sup>ie</sup>

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7  
1 ET 3, RUE FÉROU. — 6, RUE DU CANIVET

1909

Reproduction et traduction interdites

## MÊME SÉRIE

---

- BARBEY D'AUREVILLY (J.). — L'Internelle consolacion. Sainte Tèreſe. — Pascal. — Bossuet. — Saint Benoit Labre. — Le Curé d'Ars (532) . . . . . 1 vol.**
- BREMOND (Henri). — Gerbet. Dernières Conférences d'Albéric d'Assise, avec une introduction (473) 1 vol.**
- Nicole (524) . . . . . 1 vol.**
- CALVET (Jean). — La Bruyère. Des Esprits forts (418) 1 vol.**
- GIRAUD (Victor). — Pascal. Opuscles choisis (383) 1 vol.**
- Pascal. Pensées. 2 volumes, 180 pages (406-407). 1 fr. 20**
- Il a été tiré 50 exemplaires num. sur papier de Hollande. 5 fr.
- Bossuet. Pensées chrétiennes et morales (390) 1 vol.**
- Chateaubriand. Pensées, Réflexions et Maximes, suivies du livre XVI des *Martyrs*. (Texte du manuscrit autographe). Edition nouvelle, revue sur les Manuscrits ou les meilleurs Textes, avec une Introduction et des notes (476) . . . . . 1 vol.**
- MARÉCHAL (Christian), Agrégé de l'Université. — F. de La Mennais. Pensées (507) . . . . . 1 vol.**
- PÉRATÉ (André). — Bossuet. Traité de la Concupiscence. Edition revue sur les meilleurs textes avec une introduction et des notes (485) . . . . . 1 vol.**
- SAUBIN (A.). — Traité du Devoir de conduire les Enfants à Jésus-Christ. Traduit de Gerson (531) 1 vol.**

# BALLANCHE

## INTRODUCTION

---

### I

Ballanche (Pierre-Simon) est né le 4 août 1776 à Lyon. Au cours de son enfance malade, il dut subir la douloureuse opération du trépan. Cet accident causa une difformité dont la laideur fut adoucie par l'expression de ses yeux magnifiques.

Les différents critiques qui se sont occupés de Ballanche ont oublié de rappeler une particularité de son tempérament. Cette particularité doit retenir l'attention de ceux qui tâchent de pénétrer le caractère de ce génie vaticinateur.

Ballanche était doué d'une nature magnétique, dont on a constaté chez lui tous les phénomènes (sommambulisme, catalepsie, hallucinations). Un semblable tempérament expliquerait facilement ses dons d'inspiration, de divination.

Ballanche débuta par diriger une maison de librairie et d'imprimerie, d'abord avec son père, seul ensuite. Publiant le *Bulletin de Lyon*, où il inséra quelques articles, notre auteur le céda en 1813, pour abandonner dès lors toute entreprise commerciale. Il se rendit en Italie, puis à Paris où il se fixa définitivement en 1817.

A cette date il avait déjà composé : une *Epopée sur l'insurrection lyonnaise* (1793) dont le sujet est connu mais qui ne fut pas publiée ; une *Réfutation*

du *contrat social* également perdue, *Inès de Castro* (1811), nouvelle publiée par les soins de M. Frainnet en 1905.

Ballanche s'était fait connaître par le livre *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts* (1801).

Il fit alors un premier voyage à Paris, en 1802, dans le but de connaître Chateaubriand et de lui proposer la publication d'une Bible en français où l'on aurait intercalé tous les passages de l'Écriture traduits par Bossuet ; Chateaubriand les aurait rattachés par des discours.

En 1807, Ballanche songea à se marier avec Mlle Mazade d'Avèze. La tante de la jeune fille, entichée d'idées nobiliaires, fit empêcher le mariage. Mlle d'Avèze épousa le fils de M. de Bonald. Ballanche exhala sa douleur dans huit *Fragments* qui parurent d'abord au *Bulletin de Lyon*, en 1808, 1809, puis en 1819. Si ces fragments étaient en vers ce qu'ils sont en prose, Ballanche aurait ravi à Lamartine la création de l'élégie méditative (Sainte-Beuve).

Notons la publication (1805) de *Lettres d'un Jeune Lyonnais à un de ses amis, sur le passage de Notre Saint-Père le Pape Pie VII à Lyon*.

En 1812, il fit connaissance de Mme Récamier qui devait tenir tant de place dans sa vie.

*Antigone* parut en 1814, l'*Essai sur les Institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles* en 1818, le *Vieillard et le Jeune Homme* en 1819 et l'*Homme sans Nom* en 1820. A l'occasion de la mort du duc de Berry, Ballanche composa une *Élégie* (1820).

Enfin, son ouvrage le plus important fut publié sous ce titre : *Essai de Palingénésie sociale*. Le premier tome contenant les *Prolégomènes* en 1827, le second, *Orphée*, en 1829.



Après avoir réuni ses œuvres en 4 vol. in-8 (1830), Ballanche communiqua à quelques amis la *Vision d'Hébal* (1831) et s'entretint avec le public en publiant, dans des revues, quelques fragments de la *Formule générale de l'Histoire* et de *La Ville des Expiations*.

Ballanche fut reçu à l'Académie française, en 1842, on lui avait précédemment préféré Scribe. Ce fut Mérimée qui lut son discours de réception, et Chateaubriand assista à la séance. Celui qu'on appela le saint Ballanche est mort le 12 juin 1847. Il dort dans le tombeau de famille de M<sup>me</sup> Récamier, à Montmartre.

## II

Attirés par l'expression lyrique de ses pensées profondes, séduits par la candeur de ses sentiments généreux, les critiques qui se sont occupés de Ballanche ont, jusqu'à nos jours, négligé le caractère proprement philosophique de son œuvre. Toutefois, devant la leçon des faits, ils hésiteraient à le qualifier de rêveur. En effet, si Ballanche a vécu dans le nuage, le nuage s'est ouvert plus souvent que M. de Barante lui-même ne l'a cru, et les temps vécus par les générations présentes rendent, pour ainsi dire, actuel le Socrate lyonnais. On le verra en parcourant ce choix de ses œuvres. Il n'est pas étonnant, après cela, que beaucoup de nos contemporains attendent impatiemment la publication de cet ouvrage grandiose : *La Ville des Expiations*, qui n'est point, comme on l'a dit trop légèrement, « une utopie enfantine et charmante », puisque des hommes comme saint Augustin et Clément d'Alexandrie y verraient probablement la réalisation de leurs propres pensées.

« Ballanche est une des plus puissantes intelligences comme un des plus grands écrivains de tous les âges. Voilà tout. » Nodier pensait bien. Cependant, ce publiciste, à qui l'on reconnaît volontiers de l'esprit, n'eut pas l'esprit prophétique en ajoutant que l'inspiration de Ballanche était une inspiration orphéique, destinée, comme celles de ce genre, à tomber à la merci des bacchantes. Les bacchantes ne symbolisent-elles pas ici les partis ? Ce serait dire que la Vérité, qui se tient au-dessus des partis, peut souffrir dans son intégrité par nos discussions d'intérêts. Seule, la renommée de Ballanche, qui n'aimait pas « à rester longtemps sur le terrain fangeux que se disputent les factions », devait être, un moment, obscurcie ou laissée au culte trop discret des enthousiastes. Mais le nombre des esprits méditatifs s'étant accru, l'heure d'une demi-publicité a cessé.

Le choix de *pensées et fragments* que nous éditons aujourd'hui tout en contenant, en substance, le système de celui que Chateaubriand envia, n'a pas la prétention de résumer la doctrine de ce penseur trop méconnu. Ce n'est qu'une introduction à la lecture des œuvres de ce philosophe qui eut une influence si puissante, quoique sourde, sur son siècle.

Quels sont, en général, les titres de Ballanche à notre admiration ; Guillemon qui résuma la pensée de l'auteur d'*Antigone*, dans un *Epilogue à Antigone et l'Homme sans Nom* nous le dit : « Il a ressaisi la chaîne dorée par laquelle l'École d'Alexandrie prétendit unir les traditions antiques aux doctrines philosophiques ; mais plus heureux que les Alexandrins, poètes et philosophes, il marche éclairé par le flambeau du christianisme et visite avec assurance les lieux infréquentés de la foule, où est le berceau mystérieux des destinées humaines. »

On le voit : lire Ballanche, ce n'est pas assez, il faut

le méditer, s'en pénétrer intimement. Les questions religieuses et sociales qui font l'objet de nos disputes journalières trouvent, dans sa doctrine, une harmonieuse solution.

Enfin, après avoir eu, le premier, le pressentiment du *génie du Christianisme*, l'Orphée moderne engagea, dans le cours de sa vie, une foule d'esprits dans la voie de la religion ; à ce point même, qu'il aurait pu, nous révèle un contemporain, former une secte. La pureté de ses intentions et la modestie de ses ambitions devaient le garantir de cet écart.

Résumons, en cet instant, les jugements portés sur les œuvres de l'auteur de la *Palingénésie sociale*, en empruntant la plume d'un Saint-Simonien qui fit retour au christianisme : Alphonse Dory : « Le sens intime de ses ouvrages, le fond de son système, c'est le christianisme : c'est un christianisme philosophique qui sert à expliquer l'homme, à expliquer la société, soit dans le passé, soit dans le présent, soit dans l'avenir. M. Ballanche fait concourir et converger au même but tous les systèmes religieux du monde, l'histoire de tous les peuples, et les réunit dans une vaste unité encyclopédique. »

« Orphée d'une civilisation vieillie, il ne grave pas des hiéroglyphes sur la pierre des obélisques, il ne cache pas l'origine du monde sous les triples voiles de l'initiation, il ne confie pas à des feuilles fugitives les oracles de la sagesse ; mais, armé de nos arts et de nos sciences, il entre, le rameau d'or à la main, dans les ombres du passé, et sous le nom de Tiresias ou de Thamyris, il raconte, il chante ce qu'il a vu. Il unit le goût pur, le sentiment exquis, les proportions élégantes de l'esprit grec, la fécondité allégorique du génie oriental, il célèbre avec le style d'Homère et de Platon, cette lutte des deux principes qui se retrouve dans toutes les cosmogonies primitives :

Siva et Vishnou, Osiris et Typhon, Ahriman et Ormuzd. » (Guilhaud de Lavergne.)

Ajoutons seulement, en dépit de certaines insinuations, que les théories de ce penseur ne sauraient être entachées du soupçon d'hétérodoxie.

De nos jours aux faciles enthousiasmes pour la pensée corruptrice ; de nos jours où quelque Nietzche est l'objet d'un culte après avoir dit que l'arbre de la Croix est un arbre venimeux, il faut se hâter d'opposer de plus en plus, au Verbe de force brutale, le Verbe de paix, de douceur, le Verbe d'amour, enfin le Verbe catholique.

Parmi les œuvres inédites de Ballanche dont nous citons des fragments, se trouvent : la *Formule générale de l'Histoire* et la *Ville des Expiations* ; nous nous sommes attachés, autant que possible, à y relever le plus grand nombre de pensées se rapportant à notre plan. Nous en avons choisi également dans toutes les différentes revues où Ballanche a écrit ; ces revues sont presque toujours rares et certaines sont, en quelque sorte, introuvables. Quant aux œuvres publiées, à moins d'indications contraires, nous avons fait usage de la petite édition de 1833.

### III

Pour tout ce qui concerne la bibliographie de Ballanche, je renvoie au catalogue dressé par M. Frainnet (*Essai sur la philosophie de P. S. Ballanche*. Paris, Picard 1903) ; seulement j'ajoute ce qui avait échappé aux investigations de ce critique.

### ŒUVRES DE BALLANCHE

**Essai de Palingénésie sociale. Tome II : Orphée**, avec cette épigraphe :

*Treicius longâ cum veste sacerdos  
Obloquitur numeris septem discrimina vocum.*  
(VIRG., *Æn.*, VI.)

Paris. Jules Didot aîné 1829, (non signalé par M. Frainnet).

## ŒUVRES DE BALLANCHE

publiées dans des revues.

*L'Echo de la Jeune France*, 1833, T. I, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> livr. :

**La Formule générale de l'histoire de tous les peuples appliquée à l'histoire du peuple romain.** 2<sup>e</sup> sécession plébéienne (complète).

*L'Echo de la Jeune France*, t. I, 10<sup>e</sup> livr., déc. 1833 :

Noël.

*Le Siècle*, t. II, 1833 :

**Formule générale de l'histoire de tous les peuples appliquée à l'histoire du peuple romain.** 2<sup>e</sup> sécession plébéienne (incomplète).

*La France catholique*, 1834, 2<sup>e</sup> vol., 1<sup>re</sup> livr. :

**Introduction : Le Dix-neuvième siècle.**

Il a paru dans un *Dictionnaire de la Conversation* un article de Ballanche sur Dieu ; je n'en connais pas la date.

Ballanche publia, en 1834, les *Lettres écrites en 1767 et en 1786* par le prince de Condé.

MANUSCRITS DE BALLANCHE CONSERVÉS  
A LA  
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

Deuxième carton.

*Enveloppe n° 4.* Troisième sécession plébéienne, prologue, tableau et épilogue.

Ce manuscrit n'est pas de Ballanche comme l'indique M. Frainnet. Il est indiqué comme étant de M. Guillemon ; M. Ballanche, ajoute-t-on, n'y trouvait aucune valeur.

Les nombreux cahiers signalés comme *paraissant être* de la main de M. Fossati sont *réellement* de M. Fossati. Ballanche le dit plusieurs fois.

BIBLIOGRAPHIE DE BALLANCHE

A. MAZURE : *Spiritualisme et Progrès social*, ch. II, 1835.

Ce chapitre n'est pas la reproduction de l'article de cet auteur, paru dans la *France littéraire*.

ED. DE BEAUVERGER. *Tableau historique des progrès de la philosophie politique*. Paris, 1858, ch. XXI.

René LAVOLLÉE. *La morale dans l'histoire*. Paris, 1892, p. 277-283.

L. BENLOEW. *Les lois de l'histoire*. Paris 1881, p. 15-16.

*Magasin pittoresque* : 1858, article nécrologique.

MOUTTET : *Echo de la Jeune France*. 1835. 4 févr., 5 mars, 15 avril.

*Etudes critiques sur les écrivains contemporains :*  
BALLANCHE.

OZANAM : *Notice sur Ballanche* (1848) insérée dans le Tome II des *Mélanges*. Edition (Œuvres complètes).

ROGER DE SEZEVAL (L. Moreau) : *J. de Maistre, ses détracteurs, son génie*. Paris, Tolra, 1865. p. 58-99.

ROUX-LAVERGNE : *De la philosophie de l'histoire*. Paris, 1850, p. 156.

*Institut catholique*. Lyon. 1843, T. III. *Etudes sur les œuvres de M. Ballanche*, par Claudius Hébrard.

L'étude de Léonce de Lavergne, *introuvable*, a été publiée sous forme de trois articles dans la brochure intitulée : *Mélanges littéraires et philosophiques*. Toulouse. Imprimerie Vieusseux, rue S. — Rome, n° 46. 2<sup>e</sup> partie, mai 1830, août 1831 ; parue sans nom d'auteur.

Il existe un article de la *Revue* de Bruxelles (1851) et un article de M. Brifaut dans la *Gazette de France*.

Parmi les publications récentes, outre l'ouvrage de M. Frainnet :

Ch. HUIT. *Les Œuvres et la Vie de Ballanche*, Vitte. Lyon. Paris. 1904.

Ch. HUIT : *Le traditionalisme de Ballanche*. (*Annales de philos. chrét.*, mars 1903).

Ch. CALIPPE : *Un essai de rapprochement entre l'Eglise et le siècle*. Ballanche (*Annales de philos. chrét.*, déc. 1901).

Paul VULLIAUD : *Ballanche* (feuilleton philosophique de *la Plume*, mars 1905.)





## PHILOSOPHIE ET RELIGION

---

Dieu, avant que rien n'existât, Dieu, puis les substances intelligentes. (*Vision d'Hébal*, p. 24.)

Avant les choses, il y avait l'esprit des choses, c'est là l'esprit de toute cosmogonie.  
(*Ville des Expiations ; Séance d'initiation.*)

Pour arriver à connaître Dieu, il faut que l'homme étudie en lui-même la ressemblance de Dieu.  
(*Vision d'Hébal*, p. 39.)

La pensée de l'homme étant successive, la pensée de Dieu pour s'assimiler à la pensée de l'homme, devint successive elle-même : Dieu fut dispersé dans ses attributs  
(*Orphée*, liv. IV.)

La création tout entière est une manifestation de la parole divine, la pensée de Dieu écrite.  
(*Institutions sociales*, éd. 1818, p. 305.)

L'acte de la création est un acte éternel et continu : *au commencement*, comme on l'a remarqué, veut dire, en *principe* ; c'est une autorité métaphysique.  
(*Ville des Expiations ; Séance d'initiation.*)

Si Dieu a fait sortir l'homme de sa pensée, c'est pour voir un adorateur. (Orphée, l. IV.)

Dieu est bon et juste. Dieu est bon ; il a voulu le bonheur de ses créatures : Dieu est juste ; il a voulu que ses créatures méritassent d'être heureuses. Il a voulu être glorifié par les créatures glorifiées elles-mêmes.

(*Palingénésie sociale. Prolégomènes*, éd. 1833, p 36.)

L'homme appelé à tenir un si haut rang parmi les intelligences pouvait-il espérer qu'il y parviendrait sans le mériter.

(*Palingénésie sociale. Prolégomènes*, éd. 1833, p 365.)

La liberté est nécessaire pour établir la moralité des actions, et nul être n'est libre, s'il ne peut faire un mauvais usage de ses facultés.

(*Essai sur les Institutions sociales*, éd. 1818, p 187.)

L'action de la Providence doit être voilée par respect pour la liberté de l'homme ; il a fallu qu'il fût possible de la nier, pour qu'il y eût du mérite à y croire, car la croyance ou la foi doit être un des mérites de l'homme sur la terre.

(*Essai sur les Institutions sociales*, éd. 1818, p. 297.)

Nous nous plaignons de ce que les plans de la Providence ne nous soient pas dévoilés. Et d'abord pour savoir, il faudrait que nous fussions d'autres intelligences et que nous ne fussions pas destinés à nous faire nous-mêmes. Ensuite si nous savions, où serait l'épreuve, où serait la vérité d'acquérir ?

(*Palingénésie sociale*, p. 366.)

La foi est un lien entre Dieu et l'homme.

(*Paling. soc.*, p. 35.)

La foi est, si l'on peut parler ainsi, une assimilation de la volonté divine, dans une volonté humaine. (*Paling. soc.*, p. 126.)

La prescience n'est autre chose que l'infinie contemplation de l'éternité. (*Paling. soc.*, p. 66.)

La prédestination, attribut de la prescience divine, est la vue éternelle de la fin de l'être intelligent, fin heureuse, dont les effets peuvent être avancés ou retardés selon l'usage que les êtres intelligents font de leur liberté. (*Paling. soc.*, p. 213.)

Ce qui aide à concevoir un peu la prescience de Dieu, c'est que les effets sont tous renfermés dans les causes, puisque tous ne se réalisent pas, et que les effets à leur tour deviennent causes, lorsqu'ils sont réalisés et développés. (*Réflexions diverses*, éd., 1833, p. 321.)

L'homme ayant été créé libre, et Dieu ayant donné, dans la conscience, un guide, le mal qui résulte de la liberté, et qui est un mal nécessaire, ne peut être attribué à Dieu. (*Paling. soc.*, p. 121.)

Quand on dit que Dieu, prévoyant que tel être abuserait de sa liberté, aurait dû s'abstenir de créer cet être, c'est comme si l'on disait que Dieu aurait dû s'abstenir de créer des intelligences libres. (*Paling. soc.*, p. 129.)

Le mal corporise, le bien spiritualise : les nécessités physiques qui nous serrent de toutes parts sans nous absorber, nous représentent assez bien l'origine et l'essence du mal. (*Paling. soc.*, p. 208.)

Pour bien apprécier le dogme de la déchéance, il faut se le représenter comme la conquête de la conscience et de la responsabilité humaine.

Ceci n'est point une hypothèse ; c'est une croyance déposée au fond de toutes les traditions générales du genre humain.

(*Paling. soc.*, p. 79.)

L'origine du mal, c'est la nécessité de la liberté, pour que l'homme fût, selon son essence, un être moral. L'homme ayant été créé libre, il a bien fallu qu'il pût abuser de sa liberté. Le mal hors de l'homme, le mal dans le reste de la création, est le mystère sous lequel s'enveloppe, en ce monde, la nécessité du mal relativement à l'homme, c'est-à-dire la liberté.

(*La Ville des Expiations*, liv. I, 1.)

La responsabilité étant une promotion, et la faute étant une suite de l'acquisition de la faculté du bien et du mal, il était inévitable que la réhabilitation fût identique à la chute. (*Paling. soc.*, p. 80.)

Le mal a été réparti pour être moins pesant, étendu pour être moins intense.

(*Paling. soc.*, p. 81.)

Dans ce monde, tel que l'a fait la déchéance de l'être intelligent, tout est destruction et renaissance.

Toute vie repose sur la mort.

Le présent n'existe que sur les ruines du passé ; et le passé, qui fut le présent, n'existe que sur les ruines d'un passé antérieur. (*Orphée*, liv. VIII.)

Une créature intelligente, une créature faite à l'image de Dieu, doit toujours finir par concevoir le bien.

(*Ville des Expiat.*, liv. III, 3.)

La Providence de Dieu, qui n'a jamais cessé de veiller sur les destinées humaines, a voulu qu'elles fussent une suite d'initiations mystérieuses et pénibles, pour qu'elles fussent méritoires comme foi et comme labeur. (*Paling. soc.*, préface.)

Cette vie est une épreuve à laquelle succéderont d'autres épreuves, selon les besoins de chacun, car il faut que toute créature parvienne à la perfection à laquelle elle est propre, à laquelle elle a droit par son essence même ; et alors, mais seulement alors, elle entre dans la plénitude de son état définitif. La durée des épreuves successives prend plus ou moins de temps ; mais le temps nous importe peu, quand il s'agit des plans de Dieu, puisque Dieu a les trésors de l'éternité. (*Paling. soc.*, p. 121.)

Deux systèmes d'idées partagent le monde. L'un, c'est la nécessité, l'impitoyable nécessité qui régit tous les êtres ; l'autre, c'est la liberté accordée aux êtres moraux et intelligents. Si le premier système est vrai, le mal qui existe, et que nous voyons, est une image du mal éternel. Si le second système est vrai, toute créature intelligente et morale, en se perfectionnant, comme elle en a reçu la faculté, parviendra tôt ou tard à un état définitif qui sera bon. Laissez-moi lire ce dernier système dans la loi chrétienne.

(*Réflexions diverses*, éd. 1833, p. 318.)

Au lieu de la fatalité tragique des anciens, ou de cette autre fatalité, également inflexible qu'on est convenu d'appeler la force des choses, il faut bien admettre l'enchaînement merveilleux des causes et des effets, les effets à leur tour devenant causes, pour entretenir la génération sans fin des destinées

humaines. Cette chaîne non interrompue de causes et d'effets, dont le premier et le dernier anneau restent éternellement dans la main de Dieu, forme l'instrument mystérieux de sa prescience ; et en ce sens la prescience divine est un attribut insondable de celui qui établit une fois, pour qu'elles subsistassent toujours, les lois universelles, les lois auxquelles obéissent les esprits et les corps ; qui créa l'intelligence de l'homme à son image, et lui donna la liberté, pour qu'il méritât ; qui le fit en quelque sorte colégislateur d'un monde où il semble cependant n'avoir que des obstacles à vaincre.

(*Paling. soc.*, p. 30.)

Les effets et les causes s'enchaînent. Rien n'est produit subitement. Dieu n'a pas pu vouloir remonter à chaque instant le ressort de l'univers. Il a fait des lois qui le gouvernent incessamment : ceci est vrai au moral comme au physique.

(*Réflex. div.*, p. 292.)

Les lois de Dieu sont éternelles. Les lois de la nature établies par Dieu sont immuables.

Les miracles ne sont ni une suspension de ces lois, ni une exception à ces lois.

(*Vision d'Hébal*, p. 120.)

L'ordre matériel est un emblème, un hiéroglyphe du monde spirituel. Les miracles émanent de l'ordre spirituel, sont une signification du monde spirituel, un emblème plus positif, un hiéroglyphe plus spirituel.

(*Paling. soc.*, p. 212.)

L'apparition de l'homme sur la terre n'est qu'une phase de son existence ; le reste nous est caché. Nous savons seulement qu'une créature intelligente et

morale ne peut avoir que de grandes et nobles destinées. (*Paling. soc.*, p. 38.)

Or, la pensée divine voulut produire l'homme. Ici la pensée humaine éperdue se réfracte dans un dogme comme la lumière dans un prisme, et pourtant le dogme doit réfléchir la nature intime et transcendante de l'homme. (*Vis. d'Heb.*, p. 31.)

Ce qui subsiste après la déchéance, c'est la volonté libre s'exerçant dans la variété avant d'arriver à l'unité, c'est la puissance du retour à l'unité par l'expiation. (*Vis. d'Heb.*, p. 26.)

L'essence humaine est une, spontanée, toujours identique à elle-même, distincte de toutes les autres essences. (*Paling. soc.*, p. 78.)

Pourrait-on se faire une idée de ce qu'est la volonté humaine ? Elle n'a que deux forces au-dessus d'elle : la Providence et le Destin. Le Destin dans le sens le plus étendu et le plus général, c'est l'irrévocabilité d'un acte de volonté, produit au dehors. Le Destin est donc tantôt le résultat de la volonté divine, ou de la Providence et tantôt l'ouvrage de l'homme. (*Paling. soc.*, p. 126.)

Le genre humain peut être considéré comme un seul tout ; et c'est dans cette considération élevée que l'on rencontre une des bornes assignées par la Providence à notre liberté. L'homme a non seulement à porter le joug de son être matériel, il a aussi à suivre les mouvements qui lui sont imprimés par le tout dont il fait partie. L'individualité n'est point, pour lui, dans ce monde. Nos destinées futures ont

donc cela de *fatal*, qu'elles sont, en quelque sorte, la conséquence de nos destinées passées.

(*Essai sur les Institut. soc.*, p. 43, éd. 1818.)

La liberté des êtres intelligents a été prévue dans les lois qui gouvernent l'univers. Dieu s'est imposé, s'il est permis de parler ainsi, le devoir de la respecter. Mais il s'est en même temps réservé la faculté de la réprimer, car elle aurait pu aller jusqu'à troubler l'harmonie des mondes. (*Paling. soc.*, p. 121.)

Le bien, nécessaire et absolu.

Le mal, conditionnel et contingent.

La liberté de l'être intelligent, capacité du bien et du mal.

Le mal contraire à la nature de l'être intelligent.

Donc l'être intelligent rentrant dans sa nature primitive, en rentrant dans le bien lorsqu'il s'en est écarté.

Donc l'être intelligent tenu de se perfectionner.

Donc le mal, conditionnel et contingent, devant cesser.

Donc le bien, nécessaire et absolu, devant finir par régner.

L'être moral, ébloui par la capacité du bien et du mal, succombe.

Mais l'être intelligent et moral, devenant bon, rentre dans sa nature, et reste libre, car, sans liberté, point d'attribution du bien et du mal.

L'absolu n'appartient qu'à Dieu.

Le relatif est de l'homme, ce qui implique pour lui la nécessité du successif et par conséquent du progressif.

(*L'homme sans nom*, Préface, éd. 1832, p. LXXXV.)



Le critérium de la raison est un critérium relatif et progressif.

Le critérium de la conscience est lui-même relatif et progressif.

(*L'homme sans nom*, Préface, éd. 1832, p. LXXXVII.)

La philosophie des sensations a épuisé toutes ses conséquences; elle s'est brisée contre le matérialisme.

La philosophie idéaliste a aussi épuisé ses conséquences; elle s'est perdue dans la négation des réalités, comme les Indiens, elle a fait de l'illusion une puissance cosmogonique, et, chose triste à penser, elle a dû ne rencontrer que le doute, non le doute qui demande l'examen, qui implore l'expérience, mais le doute dogmatique, le doute rationnel reposant sur une sorte d'impossibilité d'arriver à la certitude. Cela tient à ce que nous exigeons pour la certitude, des conditions que nos facultés actuelles ne comportent pas.

Une partie de la philosophie ancienne nous est inconnue; c'est celle qui, sortant à peine de la poésie, en avait encore conservé le langage.

La philosophie pythagoricienne est fille d'une poésie antérieure, que nous sommes obligés de reconstruire par les mythes.

(*Paling. soc.*, p. 354.)

Le platonisme fut, parmi les nations païennes, une heureuse préparation à la religion de Jésus-Christ. Le platonisme fut utile avant et après le christianisme, avant, pour y amener les hommes; après, pour les confirmer dans cette croyance.

(*Inst. soc.*, ch. x, paragr. iv.)

La religion naturelle du déiste est une erreur analogue à celle du contrat primitif dans l'institution sociale.

(*Paling. soc.*, p. 11.)

Le christianisme est la seule loi morale du genre humain. (*Ville des Expiat.*, l. III, ch. iv.)

Les peuples ont trop longtemps oublié que le christianisme a été émancipateur : ils ne peuvent tarder de comprendre que pour assurer leurs émancipations successives, pour en recueillir tous les bienfaits, ils ne sauraient hésiter à en placer la haute garantie sous la protection du christianisme lui-même, de qui elles émanent dans l'origine.

(*La France catholique*, 2<sup>e</sup> vol, 1<sup>re</sup> livr.  
Samedi, 17 mai 1834.)

Aucune régénération sociale n'est possible en dehors du Christianisme, en dehors de sa philosophie, de sa morale, de ses dogmes-

(*La France Catholique*, 2<sup>e</sup> vol. 1<sup>re</sup> livr.  
Samedi, 17 mai 1834.)

Le christianisme a mis dans le monde des idées morales qui ne peuvent plus en être exclues, qui sont la sauvegarde de la civilisation, et qui, par conséquent, serviraient encore à le conserver indépendamment même de son origine et du fait de la révélation. (*Inst. soc.*, p. 167, éd. 1818.)

La religion est comme une patrie : quand on l'a quittée, on tend vers elle de tous ses vœux, et malgré soi, on l'invoque à chaque instant. Fichte a dit, avec autant de profondeur que de raison, que nous naissons tous dans la croyance. (*Inst. soc.*, p. 163.)

L'homme ne se fait point sa religion, l'homme ne se donne point une religion.

(*Le Vieillard et le Jeune homme*, 6<sup>e</sup> Entr.)

Ce qui a toujours troublé la raison de tous les fabricateurs de systèmes, c'est qu'ils ont toujours fait tendre l'espèce humaine au bonheur, comme si enfin on pouvait être d'accord sur les appréciations du bonheur.

(*Le Vieillard et le Jeune homme*, 7<sup>e</sup> Entr.)

Ce qui conserve les religions fausses ou les propage, avant comme après la venue de Jésus-Christ, c'est ce qu'elles renferment de chrétien.

(*Inst. soc.*, ch. II.)

Des esprits inattentifs ont souvent, comme on sait, accusé le peuple hébreu de n'avoir pas connu autrefois le dogme de l'immortalité de l'âme, parce que, prétendaient-ils, ce dogme n'est nulle part textuellement énoncé dans la loi judaïque, mais il était bien plus formellement énoncé que par des mots ou des propositions, puisqu'il jaillissait du génie même de la langue, si fortement empreint du sentiment de la continuité d'existence.

(*Inst. soc.*, ch. II, éd. 1818, p. 350.)

N'oublions jamais que tous les actes divins sont continus et que celui de la médiation est continu comme celui de la création ; c'est cette pensée qui réunira un jour toutes les communions chrétiennes. Il ne peut y avoir de commémoration pour un fait qui n'est pas interrompu ; il ne peut y avoir que l'apparition même du fait, qui ne cesse jamais d'être un fait actuel. Ceci seul nous fait comprendre comment les prétentions de l'Eglise catholique sont fondées, lorsqu'elle affirme être dépositaire des véri-

tables traditions chrétiennes. Oui le dogme de la présence réelle est le dogme autour duquel doit se reconstruire l'unité ; car il a sa racine dans la psychologie chrétienne qui est une psychologie cosmogonique. (*Ville des Expiat.* ; *Séance d'init.*)

Le mystère de la déchéance et celui de la civilisation s'expliquent l'un par l'autre. Le Christ qui a racheté la nature humaine, n'aurait pu la racheter, s'il se fût identifié à elle. Voilà pourquoi le Christ est Dieu et homme. (*Ville des Expiat.*, liv. I, 1.)

Le dogme de l'eucharistie est le résumé de tous les sacrifices, l'immolation perpétuelle et sans fin, ou plutôt tous les sacrifices qui ont précédé la divulgation ne sont qu'une prophétie, un emblème de celui-ci. En effet, il est parlé dans les Ecritures de la victime immolée dès le commencement. La médiation est un dogme cosmogonique, c'est-à-dire une des lois en vertu desquelles le monde existe. Le dogme eucharistique, éternel, contemporain de tous les temps, et de ce qui est hors du temps, qui règne sur tous les lieux à la fois, est rendu actuel et tangible par une seule parole, qui fit le ciel et la terre ; la parole du Sacerdoce éternel est la même qui soumet la victime éternelle, chaque fois qu'elle est demandée, qui consomme le sacrifice éternel du Golgotha, qui réconcilie éternellement l'homme avec lui-même et avec son Créateur, qui le replace éternellement au sein d'une grande harmonie dont il devait être le centre.

De ce que la présence réelle est le dogme chrétien par excellence, il suit que l'Eglise qui seule admet ce dogme perpétuel de l'amour, est incontestablement

dépositaire de la tradition chrétienne, laquelle n'est elle-même que l'Eglise universelle, et seule a le droit de se dire catholique.

(*Mélanges de littérat. et de philos. relig.*,  
Institut catholique, 1851, Lyon.

---

## PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

---

Il y a dans toutes les sciences un premier problème insoluble ; en d'autres termes, Dieu se réserve un secret qu'il ne confie point aux choses, et sur lequel les choses se taisent lorsque nous les interrogeons.

(*L'Homme sans nom*, Préf., p. LXXXVII, éd. 1832.)

Le premier fait qui se présente dans l'histoire du genre humain est un dogme qu'il faut accepter : celui de l'homme entrant en possession de la responsabilité ; celui du problème qui fut proposé à l'homme pour lui faire acquérir la capacité du bien et du mal.

(*L'Homme sans nom*, Préf., p. LXXXIX, éd. 1832.)

Toutes les origines sont obscures, mais toutes les histoires d'origine disent le fait primitif, d'une manière plus ou moins littérale, plus ou moins emblématique.

(*Formule générale de l'histoire de tous les peuples appliquée à l'histoire du peuple romain*. 1<sup>er</sup> fragment.)

Nous marchons vers un temps où l'identité des cosmogonies sera prouvée. Déjà nous savons qu'il y a dans tous les cas des traditions irréfragables, et ces

traditions, uniformes lorsqu'on vient à les comparer, ne différant les unes des autres que par quelque chose d'analogue à la différence des langues, indiquent qu'à une époque très reculée l'histoire primitive du genre humain a été connue, du moins dans ce qui n'excède pas les limites de la sphère où se meut notre intelligence. (*Paling. soc.*, p. 40.)

La Genèse n'est pas seulement une cosmogonie, elle est aussi l'histoire primitive du genre humain. (*Paling. soc.*, p. 46.)

Les cosmogonies commencent toutes par le récit de révolutions opérées dans les royaumes de l'intelligence, et ces révolutions dues par conséquent à des substances intelligentes. (*Paling. soc.*, p. 49.)

Les faits sont la réalisation des pensées ; rien ne se passe dans les royaumes de l'humanité agissante, qui ne se soit passé dans les royaumes de l'humanité intelligente et morale ; le genre humain est un ; toutes les histoires des sociétés humaines sont unes et identiques.

(*Formule gén. de l'Hist.* 1<sup>er</sup> fragment.)

Nous ne connaissons qu'une partie des plans de la création et de l'ensemble des destinées humaines, ainsi que de l'ensemble de chaque destinée humaine en particulier. (*Paling. soc.*, p. 130.)

Une loi gouverne le monde physique. Une loi aussi gouverne le monde de l'humanité.

(*Formule gén. de l'Hist.* 1<sup>er</sup> fragment.)

L'espèce humaine tend à un but unique, à un principe unique ; tous les hommes y concourent comme individus ; et tous les peuples comme réunions

sympathiques d'individus. Les sentiments individuels et les sentiments collectifs sont nécessaires à l'harmonie universelle. Qui connaîtrait le but et le principe connaîtrait la raison de l'histoire. Ce qu'il y a de manifeste c'est le développement, l'évolution. Le tableau des destinées humaines serait donc le tableau du plan général de la Providence marchant à l'accomplissement de ses desseins sur nous.

(*Paling. soc.*, p. 130.)

L'histoire actuelle de l'homme commence par l'histoire de l'expiation.

(*Paling. soc.*, p. 80.)

Toujours l'épreuve doit précéder l'initiation, ou plutôt l'initiation est le prix de l'épreuve.

(*Form. gén. de l'hist.* 2<sup>e</sup> sécession plébéienne.)

Dès le commencement, la Providence a ordonné le progrès par l'épreuve, le mérite par la liberté, le perfectionnement par l'expiation.

(*Form. gén. de l'Hist.* 1<sup>er</sup> frag.)

L'histoire du genre humain et l'histoire d'un homme sont identiques ; de plus, l'histoire d'un peuple est identique à l'histoire de tous les peuples.

(Epilogue de la *Ville des Expiations.*)

Les deux points de vue sous lesquels on peut considérer les choses humaines sont en dernier résultat le Destin et la Providence.

(*Paling. soc.*, p. 33.)

Nous sommes toujours assurés de rencontrer la Bible, lorsque nous arrivons à une certaine hauteur dans les traditions générales du genre humain.

(*Paling. soc.*, 1<sup>re</sup> addit. aux Prolégom., p. 50.)



A l'origine, nous le savons par toutes les poésies théogoniques et cosmogoniques, l'homme combat les éléments corps à corps ; il brave les feux des volcans, il dompte la fureur des eaux ; il fait l'air et le sol ; la contrée et le climat sont en quelque sorte son ouvrage ; dans les temps de fin, c'est le contraire qui arrive.

(*Form. génér. de l'Hist. Revue de Paris*, 1829,  
T. II, p. 141.)

Selon moi, immédiatement après la dernière révolution qui changea la surface de la terre, dès qu'une contrée fut habitable, elle fut habitée. Un instinct analogue à celui des oiseaux voyageurs, inspiré par la Providence divine, convia les familles humaines à se disperser sur tout le globe, à mesure que les eaux se retiraient, à mesure que les volcans cessaient de brûler ; et dans cet antique partage du monde désert, dont nous trouvons la première trace dans la Genèse, chaque chef de l'essaim emporta avec lui une partie des traditions, héritage commun de ces familles humaines primitives. (*Paling. soc.*, p. 117.)

Partout l'homme a été obligé de conquérir sa demeure. Il a fait le sol où il s'est établi ; ensuite il s'est fait lui-même. (*Paling. soc.*, p. 215.)

Nulle race n'est sur la terre dans un dénuement absolu de traditions. Pour les peuples ainsi que pour les hommes, imprimer un mouvement à l'intelligence, c'est ébranler la mémoire. (*Orphée*, l. IV.)

Les diverses races humaines ont chacune leurs formes de réalisation, rendues vivantes par le génie, qui réside en elles, et que Dieu leur a données en signe de son alliance. (*Orphée*. l. I.)

Chaque peuple ancien a sa cosmogonie sociale, laquelle est une image, un écho, une transformation d'une cosmogonie universelle.

(1<sup>re</sup> addit. aux Prolégom. de la *Paling. soc.*, p. 5.)

Les véritables historiens, à mon avis, ont été les poètes, parce qu'ils ont été les historiens de l'homme, du genre humain.

(*Inst. soc.*, éd. 1818, p. 380, ch. xi.)

Il y a, n'en doutons pas, des peuples qui sont types, et qui renferment dans leur histoire, celle des autres peuples. (*Instit. soc.*, éd. 1818, p. 46, ch. ii.)

Oui, j'en suis convaincu, et ma conviction repose sur l'autorité des siècles ; oui, chaque peuple a sa mission. Les uns lèguent au monde les arts de l'imagination, les autres lui donnent les sciences exactes, d'autres sont établis gardiens des traditions, dépositaires des doctrines primitives.

(*Instit. soc.*, éd. 1818, p. 48.)

Le peuple juif n'était pas seul exclusivement chargé du dépôt de la vérité. Qu'on y réfléchisse, et l'on verra que ce qui conserve les religions fausses, ou les propage, avant comme après la venue de Jésus-Christ, c'est ce qu'elles renferment de chrétien.

(*Instit. soc.*, éd. 1818, p. 51.)

La Providence ne détourne jamais son regard du monde, qui est son ouvrage. Ne disons point que l'homme est délaissé sur la terre, qu'il est abandonné à son propre sens. Les révélations changent de forme, mais elles sont continues. Dieu parle incessamment ; il ne s'agit que de reconnaître sa voix.

(*Form. génér. de l'Hist.* 1<sup>er</sup> fragm.)

Les traditions, trop souvent, ont péri par la terrible conquête ; mais la pensée qui fit la vie des traditions perdues, leur survit car toute pensée est immortelle.

(*Les Mémoires de M. de Chateaubriand.*  
*Rev. europ.*, 1834, p. 239.)

L'esprit humain marche dans une route obscure et mystérieuse où il ne lui est jamais permis de rétrograder ; il ne lui est même pas permis de rester stationnaire. (*Inst. soc.*, ch. III, p. 36, éd. 1818.)

L'esprit humain survit aux catastrophes qui viennent quelquefois changer la face du globe. Une arche mystérieuse, chargée des destinées nouvelles, vogue toujours au-dessus des grandes eaux.  
(*Inst. soc.*, p. 39, éd. 1818.)

Toutes les histoires des affaires humaines sont semblables ou analogues ; le cours des sociétés humaines est donc toujours semblable ou analogue, dans tous les temps et dans tous les lieux.

(*Form. gén. de l'Hist. Rev. de Paris*, 1829,  
t. II, p. 148.)

Les sociétés vieillissent et meurent, mais elles laissent un héritage qui ne meurt jamais.  
(*Ville des Expiat.*, l. II, 8.)

Les sociétés humaines, diverses et successives, ne sont autre chose que les formes variables de l'humanité, une, identique, immortelle, marchant à ses destinées définitives par la souffrance et l'expiation.

(*Les Mémoires de M. de Chateaubriand.*  
*Revue Européenne*, 1834, p. 237.)

Les sexes, les classes, s'expliquent par des dogmes cosmogoniques ; l'union conjugale et les lois de la société reposent sur la connaissances de ces dogmes.  
(*Orphée*, l. VII.)

Le genre humain partagé en initiés et en initiateurs, est une idée dérivée d'un dogme caché dans toutes les cosmogonies, le dogme identique de la déchéance et de la réhabilitation.

(*Paling. soc.*, 1<sup>re</sup> add. aux prolég., p. 10.)

La première faute, attestée par toutes les traditions, la faute qui avait produit la déchéance, avait séparé l'espèce humaine en initiés et en initiateurs ; du moins, c'est sous cette forme que nous apparaît, dans la gentilité, le dogme de la déchéance et celui du médiateur, dogmes éternellement identiques dans toutes les théogonies, dans toutes les cosmogonies.  
(*Orphée*, Epilogue.)

La société a été imposée à l'homme ; à présent, il est temps d'ajouter qu'elle lui a été imposée comme épreuve, comme moyen d'initiation, parce que, dès les temps cosmogoniques, l'homme ayant mal usé de sa liberté, une limite de plus a été assignée à cette liberté, ou plutôt une liberté d'un genre nouveau lui a été accordée pour que son perfectionnement fût son propre ouvrage ; et ici encore, je puis invoquer en témoignage les documents de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, qui sont également unanimes sur ce point, que toutes les villes primitives ont été fondées sur le droit d'asile : ainsi toutes sont des villes d'expiations. (*Paling. soc.*, p. 229.)

Une époque s'ignore ; la Providence dirige en grand, en général, par une loi primitive, à l'insu des

hommes qui voient en petit et en particulier, qui voient successivement.

Une époque s'ignore, c'est-à-dire ignore la pensée qui la fait agir, mais Dieu connaît cette pensée : c'est lui qui l'a mise dans la sphère d'activité de l'homme pour qu'il se l'assimile à de certaines conditions. (*Réflex. div.*, éd. 1833, p. 290.)

Remarquons bien qu'un âge contient en puissance l'âge qui le suit immédiatement.

(*Paling. soc.*, p. 69.)

Le plébéien, après avoir lutté contre les éléments, lutte contre les institutions primitives ; l'émancipation successive est le prix de cette lutte, condition nécessaire et providentielle de tout progrès. L'homme est donc tenu de faire le sol, de faire sa propre intelligence.

Le patricien d'une époque fut le plébéien de l'époque précédente. Ainsi le patricien d'une époque historique fut le plébéien d'une époque héroïque, et le patricien d'une époque héroïque fut le plébéien d'une époque cosmogonique ; car tout est succession, développement, progrès dans la marche des destinées humaines.

(*Paling. soc.*, p. 219.)

La Providence secoue violemment le genre humain pour le faire avancer. Il n'a d'intelligence qu'à la sollicitation de la douleur. N'est-ce pas là le signe de la déchéance ! La prospérité corrompt, les empires périssent dans le luxe et la mollesse.

(*Paling. soc.*, p. 72.)

L'éducation du genre humain est pénible : il faut qu'il mérite ; il faut qu'il se fasse lui-même ; il faut qu'il expie.

(*Paling. soc.*, p. 74.)

La douleur est la loi progressive de l'univers.  
(*Orphée*, l. II.)

La lettre du fait et du droit se manifeste partout dans l'institution sociale : elle peut être représentée par l'expression de la théorie musicale ; l'accord impossible de la quinte et de l'octave.

(Préf. de l'*Homme sans nom*, p. 88, éd. 1832.)

Le dogme générateur de la déchéance et de la réhabilitation produit la loi perpétuelle de l'évolution et du progrès.

Ainsi l'évolution et le progrès sont dans la nature de l'homme déchu et réhabilité. Ainsi l'homme s'explique lui-même, et sa nature intime prouve la tradition. La liberté constate la moralité de l'homme. La liberté doit un jour constater la moralité des peuples. (Préf. de l'*Homme sans nom*, p. 90.)

Le plébéianisme est l'humanité elle-même prenant possession de la conscience et de la responsabilité de ses actes, c'est-à-dire s'élevant à la capacité du bien et du mal ; car, en dernier résultat, l'émancipation plébéienne n'est autre chose que le don de la capacité du bien et du mal.

(1<sup>re</sup> add. aux Prolég. de la *Paling. soc.*, p. 59.)

Le christianisme est la dernière initiation de genre humain. (Epilogue de la *Ville des Expiat.*)

Le christianisme est la religion éminemment plébéienne, la vraie religion de l'humanité.

(*Paling. soc.*, p. 156.)

Le christianisme non seulement est le but auquel doit tendre l'humanité, mais encore ses mystères,

contenus déjà dans toutes les traditions du monde primitif, n'ont jamais cessé d'être l'arome incorruptible dont furent toujours, intimement et dans leur essence propre, imprégnées les traditions secondaires et même les religions successives.

(*Paling. soc.*, p. 155.)

Les mystères du christianisme sont cachés dans toutes les cosmogonies. (*Orphée*, liv. III.)

Le seul avantage que conservèrent les religions anciennes, ce fut de perpétuer le sentiment religieux chez les peuples qui leur furent soumis.

(*Inst. soc.*, p. 165, éd. 1818.)

Lorsque le christianisme parut, l'univers était dans la paix, mais dans la paix de la servitude. Il vint troubler la paix des tombeaux ; il réveillait dans l'homme toutes les facultés nobles et généreuses de sa nature.

(*Paling. soc.*, p. 56.)

La loi des castes a été abolie par Jésus-Christ, puisqu'il venait donner à tous également la loi morale et la confraternité du même culte.

(*Paling. soc.*, p. 65.)

L'inégalité dans le partage des facultés humaines n'a point cessé, seulement elle est individuelle ; tous doivent suivre le mouvement progressif ; nulle race ne peut plus être stationnaire.

(*Paling. soc.*, p. 61.)

Les sociétés n'auraient pu subsister sans l'esclavage, parce que les idées morales, qui n'existent que depuis le christianisme, peuvent seuls contenir une multitude chez qui est la force par le nombre, et ex

qui le besoin de l'égalité tend toujours à développer tous les instincts sociaux.

(*Instit. soc.*, p. 172, éd. 1818.)

J'ai trouvé ce qui distingue réellement le christianisme de la gentilité. Le vrai christianisme, c'est l'humanité ; la gentilité c'est l'exclusion de l'humanité. Ainsi le christianisme est la religion du genre humain ; et cette expression genre humain était nouvelle au temps de Tacite, chose remarquable, puisqu'elle annonçait l'unité que le christianisme apportait dans l'accomplissement des destinées humaines.

Le temps était venu où il ne pouvait plus y avoir plusieurs essences humaines, où il ne pouvait plus y avoir une religion patricienne et une religion plébéienne.

(1<sup>re</sup> addit. aux Prolég., p. 60.)

Par le christianisme, plus de double religion, l'une pour le peuple et l'autre pour les sages ; c'est là le dernier degré de l'émancipation du genre humain.

(*Paling. soc.*, p. 156.)

Ainsi, d'abord, lutte de l'homme contre les forces de la nature. Puis, lutte de la liberté humaine contre le Destin. Puis accord de la Providence et de la liberté humaine.

Puis enfin la charité substituée à la solidarité. Et la confarréation universelle, symbole des symboles, immolation perpétuelle et sans fin, sacrifice pacifique qui résume, complète et annule tous les sacrifices, est la grande expression de la religion de l'humanité.

(*Vis. d'Heb.*, p. 80.)

La Providence dans les organisations anciennes, a dû revêtir souvent la forme du Destin ; cette forme



s'est retirée successivement par les progrès de l'initiation ; et la Providence va se dégageant de ses voiles. Ainsi on pourrait dire que le Destin est devenu successivement la Providence, comme la solidarité est devenue la charité.

(Préf. de l'*Homme sans nom*, p. 84, éd. 1832.)

L'espèce humaine a marché d'affranchissement en affranchissement. L'esclavage n'existe que dans les débris des civilisations anciennes.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme*, 5<sup>e</sup> Entr.)

Toute émancipation en dehors du dogme chrétien est fautive, irréalisable, ne fait que replacer l'homme dans les conditions de la chute primitive, et retarder la réhabilitation de l'humanité.

(Sur les *Paroles d'un Croyant*, de La Mennais.  
*Rev. europ.*, 1834, p. 348).

Les idées morales ou intellectuelles mènent bien plus les hommes que les grossiers intérêts de fortune et de subsistance. (*Instit. soc.*, p. 185, éd. 1818.)

Si le mouvement des opinions peut être rapide, celui des mœurs est toujours mesuré par la longueur du temps. (*Instit. soc.*, ch. I.)

On n'a jamais rétabli les institutions vieilles par le temps ; jamais non plus on n'a fondé des institutions *à priori* ; enfin une révolution n'est point une cause, elle ne peut être qu'un effet.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme*, 1<sup>er</sup> Entr.)

Toutes les révolutions politiques se mêlent ou se lient à une révolution religieuse.

(*Instit. soc.*, ch. VI.)

Remarquons d'abord que dans tous les gouvernements anciens les institutions politiques ont toujours été fondées sur les institutions religieuses ; remarquons ensuite que dans les gouvernements modernes les institutions politiques se sont toujours appuyées sur les institutions religieuses ; remarquons enfin que toutes les questions qui tiennent à l'existence de la société sont des questions religieuses. Aussi, en nous arrêtant sur ce dernier point ; voyons-nous que la révolution actuelle a commencé dans l'Eglise avant d'être dans l'Etat. La réformation a été le résultat de discussions théologiques antérieures à Luther, et qui avaient plus ou moins pour objet de secouer le joug de l'autorité, de se rendre indépendant des traditions, de livrer l'Ecriture sainte, fondement de la foi, aux interprétations diverses de la multitude ; de là il n'y avait qu'un pas à l'examen de l'origine du pouvoir. Ce pas a été bientôt franchi sous les auspices du Jansénisme et de la doctrine des libertés de l'Eglise gallicane. Le principe de la révolution a été épuisé dans la société religieuse avant de passer dans la société civile. Nos mœurs nous ont garantis du changement qui nous menaçait comme les autres états, au moment de l'invasion du protestantisme : maintenant nous sommes dans l'heureuse nécessité de rester fidèles à la communion de nos pères.

(*Essai sur les Instit. soc.*, p. 157, éd. 1818.)

Les peuples émancipés par le christianisme auraient déjà triomphé, s'ils avaient compris qu'ils devaient se réunir dans une seule pensée, et que cette pensée devait être une pensée religieuse.

(*Paling. soc.*, p. 279.)

Les mythes anciens disaient que pour accomplir l'initiation, l'initié devait tuer l'initiateur : Voilà

pourquoi les patriciens furent si constants à refuser ou à retarder l'initiation plébéienne. Ils avaient bien compris que cette expression mythique, transformée en expression historique, est le symbole d'un fait devant lequel ils devaient toujours reculer. Mais la Providence ne recule jamais. Le christianisme a accompli l'initiation générale par la mort volontaire de l'initiateur ; et cette mort, qui fut l'exécution d'un décret éternel, est la rançon infinie de la capacité du bien et du mal accordée à tous.

(1<sup>re</sup> add. aux Prolég. de la *Paling. soc.*, p. 60.)

Les institutions affectent l'état stationnaire ; elles sont destinées à être vaincues par le progrès.

(*Form. gén. de l'Hist.* 1<sup>er</sup> fragm.)

Il fallait du temps pour que la morale de l'Evangile, pour que le sentiment chrétien fussent identifiés avec le sentiment social perfectionné. Les paroles d'un Dieu mort pour racheter la noble créature de Dieu, pour partager avec elle le fardeau de la solidarité, les paroles de paix et de vie qui s'adressaient à tous, venaient consoler l'homme exclu de la société par la rigueur des institutions, mais ne l'avaient point fait entrer dans la société.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme*, 5<sup>e</sup> Entr.)

Depuis l'émancipation par le christianisme, le génie de l'avancement est disséminé dans le monde, mais il y est répandu par une multitude qui est désarmée. Le génie du retardement, au contraire, est concentré dans le petit nombre, mais dans le petit nombre armé de la puissance sociale, de la force d'organisation. A l'origine les sociétés humaines, le génie du progrès était dans le petit nombre, et c'était la multitude qui y apportait des

obstacles. Ce génie bienfaisant finissait par remporter la victoire, même sur les forces égales et organisées, parce qu'il est de la nature du genre humain, d'avancer toujours.

(*Paling. soc.*, p. 278.)

La vie que nous menons sur la terre, cette vie, renfermée entre une naissance apparente et une mort également apparente, cette vie n'est dans la réalité qu'une portion de notre existence, une manifestation de l'homme dans le temps. Chaque homme, en arrivant dans la vie future y arrivera avec les perfectionnements auxquels il aura été conduit par les épreuves. Il prendra dans cette vie nouvelle son point de départ du point même où il sera arrivé ; s'il a su mettre à profit les épreuves. Le genre humain a des destinées générales qu'il doit accomplir. Chaque être intelligent et moral, comme être individuel a des destinées différentes, qu'il doit aussi accomplir. Lorsque les destinées générales seront accomplies, les destinées individuelles, rendues à leur indépendance, continueront de subsister, et finiront toutes par être heureuses et bonnes. (*Orphée*, l. VIII.)

---

## L'HOMME. — LA SOCIÉTÉ

---

L'homme et la société sont des êtres analogues.  
(*Ville des Expiat.*, liv. II, 5.)

L'homme a l'intelligence pour comprendre, et le sentiment pour choisir.  
*Paling. soc.*, Prolég., p. 355.

L'homme n'est jamais né hors de la société, car la société a été nécessaire pour qu'il naquît, pour qu'il devînt un être intelligent et moral, pour que sa vie fût utile à lui-même en l'étant aux autres.  
(*Inst. soc.*, p. 218, éd. 1818.)

L'homme est éminemment un être social. Sa longue enfance pendant laquelle il sert de lien à deux êtres, et qui lui est si nécessaire pour se développer graduellement, cette longue enfance, disons-nous, annonce déjà l'intention du Créateur. L'homme a besoin de tout apprendre ; et ses sens ne serviraient qu'à le tromper s'il n'était pas instruit à en rectifier les erreurs. Il ne peut naître que dans la famille, et la famille ne peut exister que dans la société. Son intelligence, comme lui-même, ne peut naître que dans la famille, et comme lui-même encore ne peut se développer que dans la société. Cette assertion est également vraie pour le sentiment moral.  
(*Inst. soc.*, éd. 1818, p. 216.)

L'homme s'il était seul, serait un être incomplet, sans but, sans facultés, sans avenir.

(*Inst. soc.*, éd. 1818, p. 218.)

L'homme a trouvé toujours la société existante, n'importe à quel degré de perfection ; il n'a pu, par conséquent, fonder la société. Il n'a pas même été libre de choisir l'état social, car la société lui a été imposée comme les autres conditions de son existence.

(*Inst. soc.*, p. 219.)

Nos facultés existent toujours en nous ; les circonstances et les enseignements ne les créent point, ils ne font que les manifester.

(*Orphée*, l. III.)

La société a été imposée à l'homme, non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme un moyen de développer ses facultés.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme*.)

A mesure que l'homme s'élève dans la sphère de l'intelligence, il augmente en lui les facultés de la douleur.

(*Orphée*, l. III.)

L'animal sait tout ce qu'il doit savoir ; l'homme doit tout apprendre.

(*Paling. soc.*, p. 358.)

Une des choses qui distinguent l'homme de la brute, c'est, dans l'homme, la faculté d'enfreindre la loi de son être.

(*Paling. soc.*, p. 329.)

L'homme en sa qualité d'être intelligent et moral, est destiné au progrès, car sans cela il serait réduit à l'instinct, ce qui n'est pas.

(*Ville des Expiat.* ; *Séance d'initiat.*)

L'individu n'est être moral que comme être libre. La moralité entre dans les peuples par la liberté. La liberté fera que les masses ne seront pas purement instinctives.

(*Ville des Expiat. ; Séance d'initiat.*)

L'homme a été enfermé par la Providence entre deux limites qui sont les bornes de sa liberté. Ces deux limites sont la parole et la société.

(*Inst. soc.*, ch. ix.)

L'homme se perfectionne au moyen du milieu social où il se trouve placé.

(*Paling. soc.*, Prolég., p. 356.)

Le sort des hommes dépend les uns des autres ; ils sont solidaires entre eux.

(*Paling. soc.*, Prolég., p. 356.)

L'homme, c'est-à-dire l'intelligence, l'essence humaine, a été tiré du domaine de l'éternité pour passer dans le domaine du temps. La pensée alors est devenue successive. C'est ainsi que l'homme est devenu perfectible, c'est-à-dire susceptible de s'avancer jusqu'à ce qu'il soit arrivé au degré relatif de perfection qui lui est propre. Nulle créature humaine n'échappe à cette loi. Tous tendent au même but, et tous doivent finir par y arriver.

(*Paling. soc.*, p. 36.)

Dieu qui a donné à l'homme l'instinct social a donné en même temps à la société l'instinct du perfectionnement et de la durée, parce qu'il a voulu que l'homme dût à la société et son intelligence et son sentiment moral.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme.*)

L'homme est un être incomplet, destiné à se compléter successivement par sa propre intelligence, par sa propre volonté ; il ne peut rien pour l'avancement et la perfection de sa nature ; tant qu'il est dépourvu du sentiment religieux ou du sentiment social, c'est-à-dire du sentiment qui le met en rapport avec Dieu, et de celui qui le met en sympathie avec ses semblables. (Orphée, l. II.)

L'homme ne peut naître que dans la société, comme nous l'avons déjà dit ; par conséquent il ne peut se propager que dans la société. (Inst. soc., p. 277, éd. 1818.)

L'amour chez l'homme est un sentiment moral ; ce n'est que par dégénération qu'il se transforme quelquefois et qu'il devient l'irrésistible appétit des sens comme chez les animaux. (Inst. soc., p. 276, éd. 1818.)

Les hommes isolés peuvent obéir à mille mauvais penchants ; réunis, une *révérentielle* honte, comme disait Montaigne, vient les saisir, tant il est vrai que Dieu a placé un instinct moral dans la société. (Inst. soc., p. 338, éd. 1818.)

La véritable dépravation de l'homme, c'est l'état sauvage et le dégoût de la société. La solitude ne vaut rien à l'homme, parce qu'elle n'est pas son état naturel. (Inst. soc., p. 292, éd. 1818.)

Celui qui a fait l'homme l'a fait être social et collectif. C'est pour cela qu'il lui a donné une enfance nécessaire et une vieillesse infirme. (Orphée, l. VIII.)



Les éléments qui constituent le bonheur de l'homme ne se trouvent que dans la société : ce n'est que là qu'il peut jouir du charme des affections.

(*Inst. soc.*, p. 285, éd. 1818.)

L'homme ne vit pas avec autant d'intensité dans le temps qu'on le pense. Tantôt c'est à sa gloire future qu'il sacrifie son repos actuel, tantôt c'est à sa patrie, tantôt c'est à ses enfants, tantôt enfin, c'est à une félicité dont les trésors ne peuvent s'ouvrir pour lui qu'au delà du tombeau. L'infini est toujours au fond de son cœur.

(*Instit. soc.*, p. 160 ; éd. 1818.)

Tout se passe au fond de notre cœur ; et c'est notre cœur seul qui donne à tout l'existence et la réalité.

(*Orphée*, liv. II.)

L'homme a beau être convaincu par la raison ; s'il n'est pas persuadé par le sentiment, jamais une bonne pensée ne deviendra une bonne action.

(*Du sentiment*, p. 48.)

Savoir et aimer, voilà tout l'homme. Il est donc appelé à développer à la fois, ou successivement, par la société son intelligence et son sentiment moral. Je crois même que le développement du sentiment moral ne peut être complet, ne peut approcher d'être complet, que par le plus grand développement possible de l'intelligence. Les décisions du sentiment moral, lorsqu'il est fortement exalté dans de hautes intelligences, finissent bientôt par être à l'usage de tous. Les sympathies de l'humanité rendent communs le bien et le mal. Voyez ce qui se passe chez les enfants. Le sentiment moral ne s'y manifeste qu'avec

l'intelligence, qu'à l'aide et en proportion de l'intelligence.

Peut-être serait-il permis de dire que l'intelligence n'est qu'un instrument pour hâter l'évolution d'un sentiment moral : de là la nécessité des lumières pour rendre l'homme meilleur, pour accomplir le retour vers la loi primitive de notre être.

De là le besoin des lumières pour un peuple, a moins que vous ne preniez la responsabilité de ses actions en le rendant esclave, c'est-à-dire à moins que vous ne suspendiez la loi chrétienne.

(*Paling., soc.*, p. 332).

Perfectionnez autant que vous le pourrez votre être puisque plus tôt vous arriverez à la perfection qui vous est accessible, plus tôt vous arriverez à l'état définitif qui vous est destiné. (*Réfl. div.*, p. 320.)

Il serait bon que l'homme songeât moins à s'élever, lui, qu'à diriger dans l'avancement ses enfants ou ses petits-enfants. (*Inst. soc.*, p. 299.)

L'homme, avant d'avoir reçu tous ses développements, montre d'avance ses instincts sublimes, et prédit sa gloire future. (*Orphée*, l. III.)

L'homme a besoin de croire, sa raison cherche un appui, son cœur cherche un soulagement. Lorsqu'il renie les croyances générales, dans sa profonde misère, il demande aux puissances invisibles des superstitions pour son esprit, et il embrasse avec avidité celles que sa raison naturelle repousserait le plus. (*Préface générale*, t. I, éd. 1833, p. 27.)

L'homme n'a jamais trouvé l'inspiration en lui-même ; il l'a toujours puisée hors de lui, ou dans

une révélation directe, ou dans les traditions religieuses et sociales, ou dans l'imitation.

(*Inst. soc.*, ch. x, p. 304.)

Toutes les fois que la société a cessé d'être gouvernée par les traditions, le besoin d'une révélation s'est toujours fait sentir.

(*Inst. soc.*, p. 361, éd. 1818.)

Nos mœurs sont fondées sur le christianisme ; le christianisme ne peut disparaître de la société sans que la société elle-même ne disparaisse.

(*Inst. soc.*, p. 154, éd. 1818.)

L'homme n'invente rien ; ce que Dieu ne lui a pas enseigné directement, il le lui enseigne par la société.

(*Inst. soc.*, p. 272, éd. 1818.)

Les pensées des hommes sont faites pour se féconder mutuellement.

(*Orphée*, l. II.)

La société est, si l'on peut parler ainsi, un instrument nécessaire à l'homme et les révélations dont la société est dépositaire sont le seul moyen par lequel l'homme ait pu parvenir à connaître et à aimer. L'erreur des philosophes vient de l'analogie qu'ils ont cru pouvoir établir entre l'homme et les animaux ; ils ont pensé que l'homme était un animal plus parfait. De cette première erreur il n'y avait pas loin à celle qui faisait croire que l'homme s'était successivement perfectionné lui-même. L'homme n'est point un animal plus parfait que les autres et plus perfectible ; c'est l'homme. Il n'est pas plus élevé dans la sphère des êtres, il est hors de cette sphère.

(*Inst. soc.*, p. 275, éd. 1818.)

L'homme n'accomplit pas toutes ses destinées dans ce monde : la religion entre dès cette vie dans les

voies préparatoires de l'autre monde. Elle saisit dans l'homme ce qui de sa sphère actuelle appartient à sa future sphère d'activité. Notre vie mortelle est un moyen, et non une fin. La société aussi est un moyen, et non une fin. (*Réflex. div.*, p. 312.)

L'homme est destiné à lutter contre les forces de la nature, à les dompter, à les vaincre : si, durant cette lutte pénible, il veut prendre quelque repos, c'est lui qui est dompté, qui est vaincu ; il cesse en quelque sorte d'être une créature intelligente et morale.

Cette lutte contre les forces de la nature est une épreuve et un emblème ; le véritable combat, le combat définitif est une lutte morale.

(*Paling. soc.*, Préface.)

On ne fait pas attention que la vie sociale est un état de souffrance, comme la vie humaine en général. (*Instr. soc.*, p. 293, éd. 1818.)

La paresse est la passion dominante de l'homme : s'il travaille, c'est pour parvenir au repos. Mais le travail lui a été imposé, et il n'y a pour lui de repos que dans la mort.

Il lutte contre la société comme il lutte contre la nature, car sa vie est un combat dans tous les modes de son existence. (*Inst. soc.*, p. 281, éd. 1818.)

La poitrine de l'homme est un instrument qui n'a su rendre jamais que des sons plaintifs et son cœur ne peut se mettre en harmonie qu'avec la douleur. Voilà pourquoi les récits empreints de tristesse et de souffrance vivent dans la mémoire. Les autres sont dénués de charme et de poésie ; ce sont des contes qui amusent un instant son enfance, alors que

l'expérience n'a pas encore détruit ses illusions, alors que sa jeune imagination sourit à l'avenir.

(Sixième fragm., p. 369, édit. 1833.)

Nous serions bien moins étonnés de souffrir si nous savions combien la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme à qui tout procède selon ses vœux oublie de vivre. La douleur seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes.

(2<sup>e</sup> fragm., p. 343.)

L'égoïste est une sorte de vampire qui veut nourrir son existence sur l'existence des autres. L'être personnel se fait centre ; il croit que les pensées des autres ne sont bonnes qu'autant qu'elles peuvent servir à illustrer sa propre pensée : le monde des abstractions, le monde des réalités, tout doit être à son profit. Il veut exciter l'admiration, et non faire du bien. Peu satisfait d'exercer de l'influence autour de soi, et d'en recevoir du milieu social où il se trouve placé, il veut régner par son intelligence, et ce n'est pas pour cet usage qu'une intelligence lui fut accordée.

(*Paling. soc.*, p. 336.)

La véritable mission de la société est de protéger les individus, de développer les facultés de l'homme, de perfectionner le genre humain.

(*Ville des Expiat.*, liv. II, 6.)

La société ne peut se créer qu'en formant le lien domestique ; la propriété sorte d'identification de l'homme avec la terre par la culture y devient sacrée par les tombeaux ; et c'est ainsi que le genre humain tout entier peut parvenir un jour à n'offrir qu'une seule et grande famille. (*Orphée*, liv. II.)

Dieu qui a fondé la société a voulu que le lien de la société fût l'amour.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme.*)

La charité est le remède définitif des misères humaines.

(*Ville des Expiat.*, liv. IV, 6.)

La charité est le lien qui unit ce monde à l'autre, le passé et l'avenir, le temps mobile et l'immobile éternité.

(*Ville des Expiat.*, liv. II, 4.)

Du malheur au crime, souvent la pente est rapide. Substituons au châtement l'épreuve pour les uns, l'expiation pour les autres.

(*Ville des expiat.*, liv. II, 6.)

Dans les peines on regarde toujours l'utilité de la société ; ne serait-il pas temps enfin de compter pour quelque chose l'utilité du coupable lui-même, de ne pas l'exclure de toute confraternité humaine.

Solidarité et charité, telle est toute la destinée humaine dans le monde actuel.

(*Réflex. div.*, p. 326.)

Faites que le travail soit certain de son salaire et de sa récompense, et que l'homme laborieux ne puisse pas craindre d'être réduit au pain de l'aumône.

(*Ville des Expiat.*, l. III. 1.)

Non seulement le christianisme gouverne la société ; j'oserais dire qu'il est la société elle-même.

(*Réflex. div.*, p. 342.)

---

## LA PAROLE

---

C'est par la parole que la pensée, le sentiment moral, l'appréciation par la voie des sens, sont entrés dans l'homme. (*Paling. soc.*, p. 357.)

La parole est le sens intellectuel qui sert à développer les autres sens, les sens extérieurs. (*Paling. soc.*, p. 358.)

L'homme est né avec la parole, car il a toujours pensé et il a toujours communiqué sa pensée. (*Orphée*, l. VIII.)

Dans les temps où la parole traditionnelle conservait tout son empire, il fallait veiller à ce qu'elle ne fût pas altérée : alors on évitait de la livrer aux profanes : alors elle était exclusivement réservée à ceux qui avaient autorité sur les peuples. Telle est l'origine des doctrines secrètes et des langues sacrées. (*Essai sur les Inst. soc.*, p. 203, éd. 1818.)

Les sens sont à l'usage de chaque individu, abstraction faite de ses rapports avec la société ; mais chaque individu a été doué d'un sens intellectuel que j'appellerai le sens social, c'est la parole. (*Essai sur les Inst. soc.*, p. 219, éd. 1818.)

L'homme étant essentiellement et non point fortuitement, ou par une perfection contingente, ou par choix, mais nécessairement, puisqu'il faut trancher le mot ; l'homme étant nécessairement, disons-nous, un être social, il en résulte qu'il a été, dès l'origine, doué du sens social, de la parole ; car la parole est nécessaire pour la société, et l'homme n'a jamais été hors de la société.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 220, éd. 1818.)

parole qui est le sens social et qui a dû être, dès l'origine, un sens parfait comme les autres, est, en même temps, le sens par lequel nous existons comme êtres moraux et comme êtres intelligents.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 221, éd. 1818.)

L'homme est un être libre ; et il lui fallait un sens qui lui permit l'exercice de sa liberté, un sens au moyen duquel il pût dominer ses organes par la pensée. (*Essai sur les Inst. soc.*, p. 221, éd. 1818.)

L'objection qui a toujours été considérée comme la plus forte et la plus insoluble contre l'invention du langage surtout, consiste dans la difficulté d'inventer le verbe avec ses étonnantes propriétés.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 228, éd. 1818.)

La faculté que nous avons de recevoir la transmission de la parole est une faculté assez inexplicable en soi pour qu'on ne doive pas être tenté d'en ajouter encore la faculté de l'inventer.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 252.)

Pour se dispenser d'adopter une révélation première du langage, on est obligé d'admettre une série



de miracles qui se renouvellent tous les jours avec la même raison de douter pour l'incrédule.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 252.)

Oui, si l'homme eût fait les langues, il eût fait plus qu'il ne peut comprendre.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 271.)

Une émanation de la parole divine a été communiquée à l'homme. Au commencement, Dieu voulut enseigner la parole à l'homme pour lui parler au moyen même de cette parole. Dieu apprit à l'homme le nom de chaque chose, de chaque être et de toutes les idées premières. Dieu revêtit d'un nom tous les sentiments de l'homme et le lui enseigna. Dieu se donna à lui-même un nom pour que l'homme connût le nom de Dieu.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 305.)

La parole de Dieu est instantanée et éternelle : celle de l'homme est successive et limitée.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 306.)

Le type des idées et des sentiments de l'homme repose dans le langage qui lui a été donné par Dieu même ; et il connaît ses rapports avec Dieu et avec ses semblables par la parole.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 307.)

Toutes les idées humaines, le genre humain tout entier, depuis l'origine des choses jusqu'à la fin, ne forment, par la parole, qu'un seul être collectif uni à Dieu. Ainsi sont liés, dans la pensée de l'homme, dans son intelligence, dans ses affections, le présent, le passé, le futur, le monde idéal et le monde positif, le fini et l'infini, le temps et l'éternité. Ainsi

toutes les générations humaines, ainsi tous les peuples de tous les âges et de tous les lieux ; ainsi les vivants et les morts sont unis entre eux et avec Dieu par la parole. Voilà ce qui explique ces mots de l'apôtre des nations : La foi, c'est l'ouïe.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 308.)

Toutes les facultés sont dans l'homme ; mais toutes ont besoin d'y être fécondées : les unes le sont par les perceptions des sens, les autres le sont par la parole. Les sens, que l'homme a de commun avec les animaux, ne feraient de lui qu'un animal plus parfait à cause de la perfection relative de ses organes ; la parole seule en fait un être intelligent et moral, c'est-à-dire l'homme.

La parole est donc l'homme tout entier ; et dans la langue d'un peuple, on doit trouver la raison des mœurs et des institutions de ce peuple.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 309.)

Les bornes des sens de l'homme, pour voir l'univers ; de son intelligence, pour en connaître les lois ; de ses facultés, pour en juger l'ensemble : telles sont les limites de la parole, considérée comme expression de l'intelligence ou de la pensée. Comme expression du sentiment moral, la parole a des limites qui ne peuvent se déterminer.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 309.)

Dieu a révélé à l'homme par la parole, tout ce qu'il doit savoir et connaître, aimer et craindre, chercher et éviter. Dieu a enfermé la liberté de l'homme dans une aire circonscrite par la parole. L'homme ne peut nommer que ce qui existe ; et ce n'est pas lui qui impose le nom, c'est la société.

L'homme seul, entre les animaux, a le sentiment de l'existence, et il ne l'a que par la parole.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 309.)

La parole primitive, révélée à l'homme est la poésie.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 310.)

La parole parlée est une parole vive ; la parole écrite est une parole morte. Dieu ne se communique aux hommes que par la parole vive.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 314.)

Par la religion, la parole ne cessera de régner sur le genre humain jusqu'à la fin des temps.

(*Essai sur les Inst. soc.*, p. 364.)

La même parole qui a fait le ciel et la terre, s'est faite homme pour sauver les hommes.

(*Ville des Expiat.*, *Séance d'initiat.*)

---

## POLITIQUE

---

Le droit divin, comme pensée sociale, est une émanation du sentiment religieux.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme. 3<sup>e</sup> Entr.*)

Le souverain d'un peuple ne peut vouloir que la conservation des institutions, puisque lui-même fait partie de ces institutions qui toutes se tiennent.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme. 4<sup>e</sup> Entr.*)

Une dynastie représente la société tout entière, telle qu'elle est.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme. 3<sup>e</sup> Entr.*)

Les destinées d'une dynastie et d'une société sont intimement unies, et n'ont qu'un même intérêt. L'usurpation saisit avec violence les rênes du gouvernement, ou s'en empare avec astuce ; mais elle est sans mission. La dynastie légitime sort naturellement de l'état des choses. Ainsi l'usurpation conduit au despotisme ; la dynastie légitime, ou, en d'autres termes, la dynastie naturelle, toutes les fois qu'elle use de despotisme, est contraire à son essence même : elle pêche contre Dieu, en ce qu'elle est infidèle à sa mission. La souffrance de la société est bien plus grande alors : car c'est une souffrance qui n'est

point accidentelle, et qui attaque l'intimité de l'existence sociale.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme. 3<sup>e</sup> Entr.*)

La société ne peut pas être dirigée dans un sens contraire à ses destinées ; et ses destinées sont en elles-mêmes.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme. 3<sup>e</sup> Entr.*)

La question de l'origine du pouvoir est évidemment la même que celle de l'origine de la parole.

(*Instr. soc., p. 177.*)

Un prince légitime est toujours, et doit toujours être le représentant de la société dont il est appelé à diriger les destinées, c'est à la fois le signe et le but d'une véritable mission. S'il y manquait, la société serait opprimée, ce qui ne pourrait durer. Tel est l'arrêt sans appel qui a vaincu Bonaparte. Il ne représentait la société, qui était une société nouvelle, que parce que lui-même était un homme nouveau ; et cela ne suffisait point. Un souverain n'est point un homme, c'est une chose ; c'est une institution, c'est la royauté. Un souverain n'a point de liberté ; chez lui la volonté d'affection doit continuellement être en garde pour ne laisser parler que la volonté royale. Les prérogatives de la royauté sont douées d'une grande force et d'une énergie irrésistible, car ce sont l'énergie et la force de la société ; et elles agissent indépendamment de celui qui en est investi. Le souverain est le premier sujet des lois ; et les lois qu'il fait ou qu'il promulgue ne peuvent être que l'expression de la volonté générale : sans cela elles seraient frappées de désuétude à l'instant même.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme.*)

L'hérédité est un droit de convention qui suppose le pacte primitif, et qu'on est censé avoir admis comme une garantie de la stabilité, pour ne pas courir, à chaque règne, les chances d'une révolution. Par conséquent elle est fondée sur l'utilité des peuples. La légitimité suppose le droit divin : elle place les peuples sous la tutelle plus immédiate de la Providence, et les princes sous le haut domaine de Dieu, modérateur de toutes les sociétés humaines. Par conséquent elle est fondée sur un principe religieux et moral. (*Le Vieillard et le Jeune Homme.*)

Sitôt qu'une dynastie cesse de représenter la société, sitôt qu'elle cesse d'avoir le sentiment de ce qui est, alors elle ne peut subsister devant la toute-puissance des choses ; alors le fait divin n'existe plus pour elle ; alors sa mission est finie.

(*Élégie*, éd. 1832.)

Tout pouvoir qui demande à un autre pouvoir d'assigner ses propres limites, se déclare soumis ; il accepte la capitulation dont il n'a pas discuté les conditions, il est vassal.

(*Réflex. div.*, p. 339, éd. 1833.)

Toujours l'opinion a fini par gouverner ; mais autrefois elle avait une puissance lente et séculaire, à présent elle est rapide et presque instantanée : elle se forme quelquefois comme un orage ; et le pilote qui conduit le navire a souvent à peine le temps d'observer à l'horizon le point noir qui doit enfanter la tempête.

(*Inst. soc.*, p. 211, éd. 1818.)

Autrefois il suffisait de gouverner avec l'opinion, à présent il faut gouverner par elle, sous peine de

la laisser gouverner elle-même, ce qui constituerait une vraie anarchie. (*Inst. soc.*, p. 212.)

Il y a chez toutes les nations, à toutes les époques, dans tous les siècles, une majorité numérique à contenir plutôt qu'à gouverner.

(*Inst. soc.*, ch. v.)

Le gouvernement constitutionnel pourrait se définir un gouvernement fondé sur l'opinion ; car tout cet appareil si simple et si compliqué en même temps n'est qu'une méthode rigoureuse pour consulter à chaque instant l'opinion, et néanmoins pour la consulter sans s'y asservir aveuglément, pour la dégager des passions qui peuvent l'obscurcir, pour la diriger elle-même, pour n'en recevoir des leçons ou des avertissements que lorsqu'elle a été formée et mûrie, soit par les discussions des Chambres, soit par la liberté de la presse.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme*, 4<sup>e</sup> Entr.)

C'est un des prodiges de l'organisation sociale qu'il intervienne toujours un pouvoir au-dessus de la société même, lorsque le besoin s'en fait sentir et qui cesse en même temps que le besoin. Le doigt de Dieu est là. Une autre chose non moins merveilleuse, c'est que le pouvoir se donne à lui-même des limites qu'ensuite il ne peut franchir, image de Dieu imposant à l'univers des lois qui doivent subsister toujours.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme*, 4<sup>e</sup> Entr.)

Jamais une loi ne se fait ; elle se promulgue.

(*Inst. soc.*, p. 68.)

Les institutions des peuples sont filles du temps.

(*Inst. soc.*, p. 70.)

Dans toute institution, il y a une origine mythique, et j'emploie ici cette expression dans un sens en quelque sorte légal.

(Préface de l'*Homme sans nom*, p. 42.)

L'autorité, même l'autorité paternelle, a besoin d'être juste.

(*Paling. soc.*, p. 282.)

La sanction du pouvoir de celui qui commande est donc dans l'assentiment de celui qui obéit : c'est en cela que réside la force sociale, antique acception du mot dynastie.

(*Paling. soc.*, p. 282.)

La personnalité sur le trône, quelque éclatante qu'elle soit, ne produit que les fruits inféconds de la personnalité.

(*Paling. soc.*, p. 291.)

Les révolutions qui se font pour obtenir la liberté sont légitimes, celles qui se font pour obtenir l'égalité sont toujours antisociales. Quand je parle de révolutions pour obtenir la liberté, je me place en quelque sorte dans une hypothèse spéculative ; je ne crois pas que les véritables gouvernements puissent être gratuitement oppresseurs, car ils ne peuvent vouloir que le bien de tous. Les révolutions qui ont pour but d'établir l'égalité sont antisociales, et la raison en est bien évidente : c'est qu'elles ont pour but un nouveau partage dans la propriété, et par conséquent la spoliation.

(*Inst. soc.*, p. 136.)

Ce ne sont point les différentes formes de gouvernement qui importent le plus à chaque individu.

(*Le Vieillard et le Jeune Homme.*)



Nous ne devons plus mêler dans nos discussions les intérêts religieux avec les intérêts politiques, parce qu'ils sont devenus différents.

(*Inst. soc.*, p. 371.)

Quoique l'Évangile soit une loi indépendante de toute institution politique, une loi qui admette toute espèce de gouvernement, néanmoins on peut dire que nous n'avons point eu de législateur depuis Jésus-Christ, et que les empires chrétiens ne peuvent point en avoir d'autre. Cela est vrai en bien des sens ; mais cela est vrai surtout en ce sens que toute loi qui ne sera pas puisée dans l'esprit du christianisme n'est et ne peut être qu'une loi anti-sociale, ce qu'implique contradiction.

(*Inst. soc.*, p. 72.)

Sans le christianisme, sans les idées morales que le christianisme a mises dans le monde, le despotisme finissait inévitablement par s'acclimater dans la vieille Europe.

(*Essai sur les Inst soc.*, p. 369.)



## TABLE DES MATIERES

---

	Pages.
Introduction .....	3
Philosophie et Religion.....	13
Philosophie de l'Histoire.....	26
L'Homme. — La Société.....	41
La Parole.....	51
Politique.....	56





# LA PENSÉE CHRÉTIENNE

## Textes et Études

Volumes in-16 à prix divers.

Saint François de Sales, par F. STROWSKI, 1 vol .....	3 fr. 50
Saint Athanase, par F. CAVALLERA, 1 vol .....	3 fr. 50
Ketteler, par George GOYAU, 1 vol .....	3 fr. 50
Leibniz, par Jean BARUZI, 1 vol .....	5 fr. »
Saint Ambroise, par P. de LABRIOLLE, 1 vol .....	3 fr. 50
Saint Irénée, par Albert DUFOURCQ, 1 vol .....	3 fr. 50
Saint Justin et les Apologues du II <sup>e</sup> siècle par Jean HUVIERS. Introduction par P. BATIFFOL, 1 vol .....	3 fr. 50
Origène, par F. PRAT, 1 vol .....	3 fr. 50
Saint Vincent de Lérins, par Ferdinand BRUNETIERE, de l'Académie française, et P. de LABRIOLLE, 1 vol .....	3 fr. »
Saint Jérôme, par J. TURMEL, 1 vol .....	3 fr. »
Tertullien, par le même, 1 vol .....	3 fr. 50
Saint Jean Damascène, par V. ERMONI, 1 vol .....	3 fr. »
Saint Bernard, par E. VACANDARD, 1 vol .....	3 fr. »
Poètes chrétiens du XVI <sup>e</sup> Siècle, textes choisis par Henry LA MAYNARDIERE, 1 vol .....	4 fr. »
Le Théâtre édifiant en Espagne (Cervantès, Tirso de Molina, Caldéron), par Marcel DIEZELAPOY, membre de l'Institut. 1 vol .....	3 fr. 50
Bonald, par Paul BOURGET, de l'Académie française et Michel SALOMON, 1 vol .....	5 fr. »
Moehler, par George GOYAU, 1 vol .....	3 fr. 50
Newman, <i>Le développement du Dogme chrétien</i> , par Henri BREMOND, édité on refondu et surmontée, avec préface de Mgr MIGNOT, archevêque d'Albi. 1 vol .....	3 fr. »
Newman, <i>La Psychologie de la Foi</i> par le même. 1 vol .....	3 fr. 50
Newman, <i>La Vie chrétienne</i> , par le même. 1 vol .....	3 fr. 50
Maine de Biran, par G. MICHELET, 1 vol .....	3 fr. »
Gerbet, par Henri BREMOND, 1 vol .....	3 fr. 50

DEMANDER LE CATALOGUE